



JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE SAMEDI

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

A. CHÉRANCÉ

Gérant responsable.

A NOS LECTEURS

Le *Rasoir* vient de faire une trouvaille qu'il croit heureuse.

On se souvient de l'ex-zouave Joanny Blanc-Gonnet, condamné à mort l'an dernier, par la cour d'assises de l'Ain, pour assassinat de sa mère adoptive, Madame Humbert-Ferrand, de Conzieu, et exécuté sur une des places publiques de Bourg, quelques semaines après.

Ainsi qu'il a été dit dans les débats de l'affaire, ce scélérat appartenait à la catégorie des criminels dont faisaient partie Lacenaire et Lapommerais : il avait reçu une éducation des plus sérieuses et était resté plusieurs années au collège de Belley.

Il a été parlé d'une brochure, intitulée *Souvenirs de Crimée*, dont il était l'auteur et qui avait été tirée à un certain nombre d'exemplaires. Cet ouvrage n'est pas le seul qu'eût composé Blanc-Gonnet : il existe encore un manuscrit tracé de sa main et qui n'est autre chose que le récit d'un des épisodes de la guerre de Syrie en 1860.

Ce manuscrit, nous l'avons à notre disposition ; il nous est acquis. Nous pouvons le publier en feuilleton, dans le *Rasoir*.

La nouvelle, UNE CHASSE AU LIBAN, *souvenir d'un sous-officier de zouaves*, par Joanny Blanc-Gonnet, à tout l'intérêt de curiosité qu'elle emprunte au nom de son auteur et à la triste célébrité dont ce nom s'est trouvé entouré l'année dernière, ajoute des descriptions attachantes dans lesquelles se reflètent une imagination vive, passionnée et susceptible de générosité. Le récit marche, les faits sont bien groupés, l'action est animée, et on rencontre souvent dans cette œuvre la trace de sentiments nobles et élevés qui étaient peu de nature à faire prévoir la fin tragique de celui qui a été non seulement le peintre, mais encore le principal héros de ces scènes de mœurs.

Nous savons le sort qui nous attend en annonçant la publication de ce roman dans nos colonnes ; on nous blâmera, on nous *blaguera*, surtout. Il en est

même qui s'écrieront que nous avons pour collaborateur le *Décapité parlant*. C'est même pour ôter à nos détracteurs le plaisir d'inventer cette plaisanterie, que nous nous hâtons de la faire nous-même.

Le qu'en dira-t-on ! ne nous à guère jusqu'à ce jour tracé notre conduite. Nous nous inquiétons peu de ce que l'on peut penser de notre manière de faire. Il nous suffit pour notre satisfaction de songer que nous allons tirer de l'oubli une œuvre qui ne méritait pas d'y rester, quel que soit le nom de son auteur, et que nous allons offrir à nos lecteurs une nouvelle qui présente un double intérêt.

Ainsi donc, le *Rasoir* commence la publication de

UNE CHASSE AU LIBAN

nouvelle par Joanny Blanc-Gonnet.

BULLETIN DES MALADIES RÉGNANTES

Durant les 15 ou 20 jours qui viennent de s'écouler, notre ville a été sous le coup d'une épidémie singulière et encore mal définie. Cela tenait le milieu entre la danse de Saint-Guy et les convulsions de Saint-Médard.

Il y avait chez la plupart des Lyonnais perte évidente de la tramontane et des pick-pochets, échappés jusqu'à présent à toute recherche, avaient, dit-on, dérobé la boussole intellectuelle à un grand nombre de nos concitoyens et poussé le cynisme jusqu'à mettre à la place de cet objet une poignée de hannetons.

On a vu alors se produire une foule d'extravagances auprès desquelles, de l'aveu des gens bien pensants, les saturnales des Romains et les sansculottades des Français de 93 n'étaient que de la Saint-Jean.

On voyait sur les places, au coin des rues et même dans des locaux spéciaux des charlatans et des dentistes comme on n'en vit jamais à aucune vogue. La grosse caisse et la trompette résonnaient : on eût dit que l'*Avant-Garde* avait lâché par la ville toute sa rédaction.

— Dépeuplez, dépeuplez-moi vos machoires, beuglaient les uns. A bas canines, incisives, molaires ! Laissez-moi remplacer ça — sans douleur — par des râteliers d'ivoire dont je vous fais présent, qui se prêtent infiniment mieux à la mastication, facilitent la digestion et préviennent les gastrites !

— Guérissez ! N'arrachez pas ! criaient les autres.

Ces derniers, on ne les écoutait guère, on les empêchait de parler, on les huait. Pour ne pas exciter les nerfs irritables des convulsionnaires il fallait être, non guérisseur, mais arracheur de dents dans toutes les acceptations du mot.

On hurlait, on vociférait, on se calotait.

Deux messieurs, dont un très-laid, se faisaient le poing à travers la rue Impériale, du numéro 30 au numéro 43, et se criaient des personnalités.

Deux autres messieurs, arrêtés l'un sur la place de la Charité, l'autre à l'angle des rues Impériale et Tupin, faisaient des moulinets avec leur canne et se traitaient d'herbivores mangeant à plusieurs râteliers.

M. Paul Dumarest taxait de mensonge 38 de ses amis de la veille, et ceux-ci, ayant en tête M. Duquerry, lui jetaient après leurs casquettes, leurs brûle-gueule, leurs blagues remplies de caporal, l'appelaient *race de valets, faccadien, caudataire, etc.*

..... Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que parmi ces derniers se trouvait un Commissaire et qu'il ne cherchait pas à mettre le bon ordre, au contraire.

MM. Garel, Moussy, Favier et autres écrivaient sous le titre de *Manifeste du bulletin blanc* quelque chose qui semblait venir en droite ligne de la Tour de Babel, après la confusion des langues.

Un sieur Francon racontait des balivernes tellement fortes qu'un métreur juré de Vaise, affligé du même nom, se hâtait, pour l'honneur de sa famille et pour l'avenir de ses enfants, de faire déclarer par les journaux qu'il n'était ni parent, ni ami, ni allié de cet extravagant.

Un notaire de Thurins eût provoqué certainement une mesure identique de la part des homonymes si, grâce au nom cocasse qu'il portait, les homonymes ne lui eussent fait absolument défaut.

Des individus, munis d'un seau, d'un pinceau et d'une échelle, essaient de réaliser l'idée bizarre de tapisser les murs extérieurs des immeubles de la ville. On les voit escalader les façades des maisons et coller du papier depuis le 1^{er} étage jusqu'au rez-de-chaussée inclusivement. Ce qu'il y a de plus curieux et ce qui montre bien l'accès d'aliénation mentale sous l'influence duquel ils se trouvent, c'est que ces tapisseurs opèrent sans ordre et sans méthode : à côté du papier rouge ils collent du papier jaune, à côté du papier jaune ils collent du papier rose, et font une foule d'autres extravagances du même genre.

Enfin, dimanche et lundi, aux Brotteaux, à la Guillotière, à Perrache, vers Bellecour, vers les Terreaux, à la Croix-Rousse, à Vaise, à Saint-Just, à Villeurbanne, on voit une foule de gens qui entrent dans la même maison et reçoivent à la porte des petits morceaux de papier.

Enfin, se dit-on, la municipalité s'est décidée à en faire construire ! Le besoin s'en faisait sentir depuis qu'on surveille si bien les quais et les allées. Vespasien serait content s'il vivait encore.

Seulement, y en aura-t-il également pour les dames ?

On entrait après avoir pris ainsi quelques morceaux de papier de la main de messieurs très-polis, qui vous les offraient avec une grâce charmante.

— Nous allons voir si réellement ils sont plus inodores que les tonneaux de Mme Marduel, se disait-on.

Patatras ! une fois entré, au lieu du spectacle, à la vérité peu récréatif auquel on s'attendait, on voyait des messieurs déposant un de leurs petits papiers dans une boîte confiée à la garde du cordonnier et de l'épicier du coin.

Quant à moi, je n'ai rien compris à tout ce remue-ménage, et, franchement, il n'y avait pas moyen de rien y comprendre ; mais c'était en parfait accord avec toutes les folies que je voyais faire depuis quelques jours.

Sur le quai du Prince-Impérial, huit jours auparavant, n'avais-je pas vu déplumer vif un vieil oison ?

Le même jour du balcon de l'hôtel Beauquis, n'avais-je pas aperçu un vieillard, qui était pourtant en âge du bon sens, envoyer de la main des baisers à des individus des deux sexes auxquels je ne permettrais qu'avec répugnance de baiser le fond de ma culotte ?

FEUILLETON DU RASOIR.

UNE CHASSE A L'OURS

DANS LE LIBAN

ÉPIQUE DE LA GUERRE DE SYRIE (1860).

Souvenirs d'un sous-officier de Zouaves.

Dans ta dernière lettre, mon cher ami, tu me demandais quels étaient les motifs m'ayant contraint à abandonner notre émouvante carrière pour aller m'ensevelir loin de mes amis.

Je vais aujourd'hui te les faire connaître ; ce sera un peu long, mais c'est bien toi qui l'auras voulu.

La dernière fois que nous nous vîmes, c'était encore pour moi bonheur et franche gaité. A l'instar de mes camarades du bataillon, je menais gaiement une vie insouciant : j'étais de toutes les parties aptes à chasser l'ennui. Je cherchais comme les vieux

N'avions-nous pas, tous, tant que nous sommes, vu un Monsieur Aristide Dumont, chercher à capter la reconnaissance de ceux des Lyonnais qui aiment le plus le vin et l'eau d'arquebuse en leur rappelant que c'était lui qui leur avait donné de l'eau ?

Tout était anormal, tout était extraordinaire : c'était le renversement complet des mœurs et des coutumes.

— C'est de la folie ! m'écriai-je.

Et vraiment j'aurais poussé ce cri plus tôt si le fait suivant n'était venu plaider éloquemment les circonstances atténuantes en faveur de mes concitoyens : les numéros de l'Avant-Garde, de l'Excommunié et de la Petite Presse, restaient plus que jamais pour compte chez les libraires et dans les kiosques.

Je pris mes informations.

On m'apprit qu'un bulle-dogue, qui, naguère encore, habitait Bruxelles et y buvait — ce qui prouve qu'il n'était pas enragé, — était parti pour Lyon, avait éprouvé en route les atteintes d'hydrophobie et, arrivé dans notre ville, y avait mordu un grand nombre de personnes.

Tous les pharmaciens avaient été mis en réquisition pour cautériser les coups de dents : on avait fait avaler aux blessés toutes les omelettes préservatrices de Neulise et des Quatre-Chapeaux. Rien n'y avait fait. Les mordus étaient devenus enragés à leur tour et avaient planté leurs canines dans les mollets de leurs voisins.

Les Brotteaux, les Terreaux, la Croix-Rousse et Vaise, étaient infestés d'hydrophobes.

Cependant, le bulle-dogue, cause de tous ces malheurs, était venu plusieurs fois à Lyon. Dimanche deux citoyens, MM. Matheyon et Hénon, au courage desquels je serais heureux de rendre hommage, avaient même essayé de l'abattre ; mais ils l'avaient manqué, et l'animal avait pu s'enfuir.

La gloire de ce fait d'armes était réservée à un habitant de la Drôme, le sieur Lacroix-Saint-Pierre, qui a dû lui loger plus de quatorze cents balles dans le corps.

Pendant que l'hydrophobie sévissait au nord de Lyon, les quartiers de la Guillotière, de Perrache, de Bellecour, de Saint-Just et de Villeurbanne, étaient en proie à une épidémie encore plus singulière : on s'y ramollissait à vue d'œil, et c'était vraiment peine à voir que les ravages des deux fléaux qui avaient frappé notre belle cité.

et les jeunes zouaves qui m'entouraient, comme toi aussi, à filer joyeusement la toile de notre vie de soldat.

A l'époque où la scène que je raconte se passait, tu le sais, nous appelions *filer joyeusement sa toile*, nous jeter à travers toutes les émotions imaginables, chercher tous les dangers possibles, et bien rire après en être réchappés.

Bien souvent nous allions au-delà de la consigne, mais le fruit défendu a été de tous les temps si succulent, que, ma foi, nous sommes bien un peu excusables.

Nous étions de retour à Beyrouth, après une poursuite infructueuse à l'égard de ces satanés Druses qui nous avaient dérangé, trois mois auparavant, du bon repos dont nous jouissions à Alger la ville des émirs, repos que nous goûtions fort à l'aise, revenant de corriger d'abord MM. les Marocains, puis cette fameuse tribu des Flittas se donnant sans cesse du mouvement à propos de quelques duros réclamés par le trésor du Gouvernement.

Ces petites guerres ou plutôt ces chasses à courre n'étaient plus pour nous qu'un feu de paille, nous qui venions d'écraser les Russes et les Autrichiens, qu'en dis-tu ?

Quand donc la guerre de Syrie fut arrêtée, ce ne

Citons des chiffres, ils seront plus éloquentes que tout ce que je pourrais dire.

A la date de lundi soir la statistique avait fait les calculs récapitulatifs suivants :

Ramollis.	16,585
Enragés.	16,953

On signale depuis quelques jours une amélioration dans la santé publique. Espérons que ce mouvement s'accroîtra de plus en plus.

BABYLAS.

POUDRE DE PYRÈTHRE

Cherchant leur force dans le nombre,
Les impuissants voudraient s'appeler légion ;
Ils sortent de ces trous à l'ombre,
Qui fut toujours leur région !

Le bruit pour eux est de la gloire,
Le scandale est un grand succès,
Et, c'est avec une écumoire
Qu'on prendrait les lauriers cueillis dans leurs excès !

Le Refusé, l'Avant-Garde et la Verge
L'hydrophobe Excommunié,
Inoculaient la rage à l'imprudent concierge,
Qui par eux au progrès était initié.

De ces impurs organes,
Par le glaive légal l'un fut exécuté ;
Ils font de la Verge, aux dieux mânes,
Un holocauste mérité.

Au seul aspect de leurs boutures,
On devine la main du même jardinier ;
Et, pour engraisser leurs cultures,
Sur chaque plate-bande abonde le fumier.

Le progrès ? c'est pour eux le jeune enfant terrible,
Brisant tout sur ses pas, mutilant sa maison ;
Faisant d'une œuvre d'art, un jouet, une cible,
Et qui, dans un abri, ne voit qu'une prison.

fut chez nous que cris de joie doublés par l'ardent espoir de cette nouvelle lutte qui allait nous ramener aux lieux où, un demi-siècle passé, un jeune général était devenu l'effroi et le dieu du pays.

A dater du jour qui ne fut autre que l'avant-veille du départ (tant cette guerre fut précipitée), je me rappelle que nous prenions des airs et des poses qui nous auraient bien amusés trois mois plus tard....

Enfin, passons-là-dessus : il n'en est pas moins vrai que nous y allions de tout cœur et que si par hasard nous eussions trouvé des géants à qui répondre, nous les aurions engloutis jusqu'au fond de la mer Rouge.

Mais il n'en fut rien, nous en fûmes quittes pour des marches et contre-marches ; nous n'eûmes pour régal qu'une affreuse poussière soulevée par un simoun ardent, un peu d'eau croupie la plupart du temps, et en revanche un manque de tout, sauf des troupeaux monstrueux de chèvres et de moutons, que ces braves Druses, avec une délicatesse dont nous les louons fort, avaient le soin de nous jeter dans les pattes pour entraver notre marche.

Les zouaves (malheureusement pour eux) sont rusés, et au lieu de s'amuser à chasser devant eux tout ce bétail, en qualité de premiers soldats du

Le progrès? c'est pour eux le maçon inhabile
 Qui ne cherche qu'à démolir,
 On voudrait remplacer le marbre par l'argile,
 Dédaignant toute règle autre que son plaisir!

La sottise, comme le vice,
 Trouble parfois le sens moral;
 Ils se disent tout haut des repris de justice,
 D'un flétrissant stigmate, ils font un piédestal!

Rasoir de Figaro, tu fais bien ton office!
 Aucun empoisonneur par toi n'est épargné,
 Car sous ton fil aigu, Frantz a pris la jaunisse,
 Et, dans sa bauge, Brack râle à demi-saigné!

VITRIOLIN.

REPLIQUE

La *Petite Presse* du 22 mai, sous la signature de M. Tony Révillon, juge à propos de mettre le nez dans nos affaires.

Cet écrivain dit qu'un journal de Lyon le *Rasoir*, évidemment, a insulté M. Jules Frantz, et part de là pour faire un panégyrique de ce dernier, qui possédait toutes les qualités.

Nous n'avons nullement l'intention de détériorer l'excellente opinion que le chroniqueur de la *Petite Presse* s'est faite de M. Jules Frantz. Tout ce que nous pourrions dire, c'est que nous ne partageons nullement cette excellente opinion, et que la plupart des Lyonnais sont à cet égard de notre avis.

Le *Rasoir* a entrepris contre l'*Avant-Garde* et quelques autres journaux du même acabit une campagne qu'il mènera jusqu'au bout, nous l'espérons, car dans l'accomplissement de cette tâche, il rencontre l'approbation de tous les honnêtes gens.

Nous n'avons jusqu'à ce jour avancé contre M. Jules Frantz aucun fait non-seulement qui ne soit vrai, mais encore qui n'ait eu pour témoin le public lyonnais. Et M. Jules Frantz lui-même le sait si bien qu'après avoir fait annoncer par le *Salut-Public* qu'il nous intentait un procès en diffamation il ne nous a envoyé encore aucune citation à comparaître.

Pour combattre MM. les rédacteurs de l'*Avant-Garde*, de l'*ex-Refusé* et de l'*Excommunié*, il n'est nul besoin d'inventer des faits, ni même d'avoir re-

monde, les braves concluant que c'était dommage de laisser souffrir de pauvres bêtes, les éventraient sur-le-champ, festoyaient largement et chargeaient le restant sur leurs épaules, jusqu'au prochain bivouac.

Si par aventure nous trouvions sur notre route viande fraîche, nous rejetions l'ancienne et vice versa.

Nous n'avions plus nos marcantis de Crimée ou d'Afrique pour servir l'arrosage de nos festins, mais c'était le cas d'agir à la guerre comme à la guerre... ce que nous faisons.....

Mais restons à Beyrouth.

Je ne me flatte pas d'être historien, et par conséquent, je laisserai la ville telle qu'elle est, sans chanter son origine ni même décrire ses rues; chose facile néanmoins, attendu que ce sont des rues turques, voulant dire qu'elles sont mal alignées, qu'elles sont étroites, pleines de boue, puantes, de vrais coupe-gorge enfin.

Malgré cela, à Beyrouth, il y a de jolies femmes, fort spirituelles, fort aimables et qui possèdent sans que cela leur nuise, un amour effréné pour tout nom français, surtout quand ce nom-là porte une ceinture de zouave.

cours à la vie privée. Leur existence d'acteurs et de journalistes est assez riche en incidents curieux.

C'est sur ce terrain que nous les poursuivons, en usant, du reste, à leur égard, d'armes beaucoup plus loyales que celles qu'ils ont si souvent tournées contre des gens placés à cent coudées au-dessus d'eux comme honnêteté, comme moralité et comme valeur personnelle.

Dût M. Tony Révillon en être plus contrarié, nous n'en persisterions pas moins dans notre projet.

LA RÉDACTION.

Nous consentons volontiers à insérer la lettre suivante, en prévenant nos lecteurs que nous nous tenons à leur disposition pour toute réclamation de cette nature. Ce sera un moyen de plus de mettre au jour l'outrage de MM. de l'*Avant-Garde*.

Monsieur le Rédacteur, l'*Avant-Garde*, journal local — je dis local avec intention, car je ne pense pas que cet organe de publicité puisse passer les barrières autrement que par contrebande, — s'est donné pour mission de faire des articles à sensation, je ne dirai pas à esprit.

Le Rédacteur, passablement outre-cuidant et prétentieux, se croit maître dans l'art d'écrire les silhouettes et les physionomies. Cette spécialité, vous l'avez décrite dans votre numéro 2; c'est l'inconvenance, la grossièreté, le mensonge; les expressions basses et triviales, les mots les plus forts empruntés à une langue que ne parlent pas les gens qui se respectent, tels sont les trophées dans lesquels se drapait la Rédaction de l'*Avant-Garde*.

Je vais apporter maintenant, si vous le voulez bien, les pièces à l'appui de ce que j'avance.

Voici la lettre que j'ai adressée à M. le Rédacteur de cette feuille, au sujet de son article, numéro du 21 mars dernier, lettre dont on a refusé l'insertion prétendant qu'elle manquait de politesse:

« A Monsieur le Rédacteur du journal l'*Avant-Garde*,

Monsieur le Rédacteur,

« Dans votre numéro du 21 courant, vous avancez à mon égard des insinuations que je ne saurais laisser passer sous silence: « La Lyre Lyonnaise, dites-vous, dont l'origine est des plus obscures, est passée par bien des phases; ce furent les meilleurs élèves de *Maniquet* (pour parler votre langage) qui, en septembre 1856, la consti-

Ceci est un point qui fait pardonner à Beyrouth tous ses défauts.

Le soir d'un jour où nous venions de fusiller quelques égorgeurs, sur la place des Canons (place principale de la ville), je regagnais le camp des Pins avec un sergent de mon bataillon.

Tous deux, nous devisions de choses et d'autres en fumant notre cigarette; de choses qui ne pouvaient être que fort tristes, revenant comme nous le faisons d'envoyer aux dieux d'Egypte quelques pauvres créatures qui après tout avaient comme nous un corps enrichi d'une âme, mais qui tout de même allaient se farcir à l'oignon, pouah!

Nous revenions donc, dis-je, quand nous fûmes rencontrés par une joyeuse bande de Maronites, revenant à n'en pas douter de fêter à la campagne, la justice rendue à certains ennemis de leur religion et de leurs foyers.

Il n'est pas inutile que je te prévienne que toute cette jeunesse actuelle du pays, sauf un léger accent tudesque, parle assez bien le français et cela grâce aux Pères Jésuites et autres religieux qui se dévouent chrétiennement depuis quelques années à l'instruction de nos jeunes coreligionnaires.

La joyeuse bande à notre approche s'arrêta court, et après quelques pourparlers de sa part, nous fû-

« tuèrent. » Cette version est complètement erronée: Avant de subir ce que vous nommez le malheureux échec de Dijon, La Lyre Lyonnaise n'existait pas encore. C'était une classe d'adultes-hommes, rue de Cuire, il est vrai, placée sous le bienveillant patronage de la Société d'instruction primaire, et cette école je la dirigeais depuis 1849.

« Je n'ai donc jamais eu l'honneur d'être le directeur de la Lyre. Quant à la mauvaise organisation dont vous parlez; il me suffira de vous répondre qu'une école d'adultes qui fonctionne sous l'œil vigilant d'une administration intelligente et éclairée offre, à tous les points de vue, des garanties certaines de travail.

« En ce qui concerne le remerciement dont j'aurais été l'objet, c'est une inexactitude de plus que j'ai le regret d'avoir à relever. Des élèves ont quitté l'école non pour former Lyre, mais pour avoir, en définitive, plus d'indépendance et de liberté.

« A l'égard de gens que vous lapidez avec tant de plaisir, il me suffira de vous faire remarquer que moi, un de vos lecteurs habituels, je regrette également la sans-façon et le peu d'honnêteté avec lesquels ils sont traités dans votre journal.

« J'attends de votre impartialité l'insertion de la présente dans les colonnes de votre prochain numéro.

« Agréer, Monsieur, mes civilités.

« Lyon, 23 mars 1869.

« MOLEY »

Plutôt que d'insérer cette lettre ou d'y répondre, M. Frantz préfère parler encore de l'Alliance chorale: c'est chose plus facile.

Mais vraiment c'est jouer de malheur; car là encore, il y a des erreurs non moins nombreuses et non moins grossières que celles qui étaient contenues dans le n° du 21 mars dernier.

Je ne suis au pouvoir discrétionnaire ni de M. Antony Lamotte, dont je respecte le caractère et honore le talent, pas plus que l'admirateur de la prose de M. Alpha-Oméga. — Ce monsieur qui est si sévère pour les malheureux professeurs qui ont répandu quelque peu la musique à Lyon, devrait être d'autant plus indulgent qu'il sait que, depuis plus de 25 ans, je donne gratuitement ma volonté et mon dévouement sinon un grand talent. Je pourrais dire cependant à cet écrivain qu'il n'a pas une allure aussi orgueilleuse devant M. Lamotte, quand celui-ci lui dit, en posant le crayon sur ce qui lui déplaît: « Voilà ce que je veux, voilà ce que vous insèrerez et rien de plus » En ce qui concerne les gestes dont je me sers avec les élèves qui veulent bien suivre mon cours, un journaliste bien élevé en eût, ce me

mes entourés, hissés sur de larges épaules et proclamés frères, sauveurs, guerriers français, salués enfin par un tas d'histoires qui, pour le moment, ne m'amusaient guère, ne sachant où ils en voulaient venir. Mon compagnon, vieux Kabyle dans la force du terme, me criait de son gros rire: « Laissons faire ces moutards, il faut que jeunesse s'amuse, si ça dépasse les bornes nous les remettrons au pas.....

Au lieu de prendre la route qui menait au camp des Pins, nos porteurs d'aventure suivaient précisément l'opposé et nous portaient triomphalement dans l'avenue de Beyrouth.

Ceci ne faisait pas mon affaire, attendu que remplaçant le sous-lieutenant de ma compagnie, j'avais à rendre compte de la consigne que nous venions d'exécuter.

Mais va donc faire comprendre les exigences du service à une troupe jeune et effrénée qui nous regardait comme ses libérateurs et qui nous appelait frères avec tant de gentillesse.

BLANC-GONNET.

semble, parlé en termes un peu moins grossiers.

Autre erreur : la Société l'Alliance chorale ne se dissout pas en été, comme l'indique M. Alpha-Oméga, auquel je suis bien aise de dire en terminant que, quelque faible que puisse être le prix de mes services pendant 25 ans, ils vaudront toujours plus que l'ensemble de ses articles durant sa vie entière.

On verra, par suite de cette explication, quels sont les gens qui ont besoin d'être démasqués.

Agréé, Monsieur le Rédacteur, etc.

MOLEY.

Professeur de musique vocale,
rue du Pavillon, 1.

THÉÂTRES

Une bienveillante communication nous met dans la possibilité de publier l'article suivant, auquel l'époque des débuts des artistes des Célestins prête toute son actualité :

D'ordinaire, lorsqu'un coup de sifflet ou un *chut* se fait entendre au théâtre à l'adresse d'un acteur en scène, le plus grand nombre des spectateurs se dit *in petto* : « Tiens, il paraît que cet artiste n'est pas bon. » Quelques-uns même, dans le but de faire croire à leurs connaissances transcendantes dans l'art musical et de bien poser dans l'esprit de leur entourage, rapprochent leurs dents ou tirent une clef forcée pour produire un sifflement et infliger ainsi à l'exécutant le juste blâme que méritent ses défauts, qui pour ces radicaux censeurs seraient souvent fort difficiles à définir. Quant aux optimistes raisonnables ou de parti-pris qui se préparaient à applaudir, ils mettent leurs mains sur leurs genoux ou dans leurs poches, les uns pour ne pas attirer à l'artiste les désagréments de la réaction, les autres parce qu'ils doutent de leur sens d'appréciation et se disent à part eux : « Il m'avait semblé que c'était bien, mais puisqu'on siffle, c'est qu'évidemment je me suis trompé. »

C'est ainsi que souvent une seule personne dans une salle de spectacle suffit à étouffer et même à transformer totalement les manifestations sympathiques qui allaient se produire. Ce fait, nous avons été à même de le remarquer bien souvent : au théâtre comme dans les réunions publiques, une infime minorité impose journalièrement la loi à la majorité.

Si encore siffleurs et chuteurs étaient toujours des gens compétents, si, du moins, ils étaient toujours sincères ! — Mais c'est si souvent le contraire qui arrive : le coup de sifflet et le *chut* ne sont, maintes fois, que les instruments de vengeances personnelles, et ces marques d'improbation s'adressent souvent plus à la personne privée de l'artiste qu'à son talent ou à ses moyens : il est si facile de se faire un ennemi en se révoltant, par exemple, contre toutes les exigences extravagantes d'un fournisseur, — et l'on sait si ces derniers se font un devoir d'écorcher jusqu'au vif les artistes. — Je ne parle pas de la rancune en action des adorateurs évincés, il y aurait trop à dire.

Il arrive même parfois que les manifestations antipathiques dont un artiste est victime ne s'adressent ni à son talent ni à sa personne. Le 1^{er} septembre 1868, par exemple, une cabale imbécile n'attelle pas, pour des motifs personnels de haine contre la direction, siffle, chuté, hué M. Silva, un jeune ténor qui, sans provoquer encore l'enthousiasme dans l'emploi effacé qu'il occupe, n'en a pas moins recueilli pendant la dernière saison théâtrale, de justes et sympathiques applaudissements, dans l'opéra de *Robert-le-Diable*, surtout, qui lui avait servi de premier début ?

Je pourrais, à l'appui de mon dire, citer une foule d'autres exemples ; mais je crois devoir me borner à un seul. Il est vrai qu'il est assez concluant, puisqu'il repose sur des preuves écrites et que ces preuves sont entre mes mains.

Écoutez ! écoutez ! comme on dit au parlement anglais.

Mlle X... était, il y a quelques mois, cantatrice au Grand-Théâtre. A son arrivée à Lyon, elle alla s'installer dans un appartement que des personnes amies lui avaient loué à la hâte au numéro 21 de la rue... A peine l'artiste a-t-elle jeté un coup-d'œil sur ce logis et sur son ameublement qu'elle se dit :

« C'est bien, je vais demeurer quelque temps dans ce chenil, mais je ne m'y fixe que provisoirement et je le quitterai le plus tôt possible. » Malheureusement, rien en France ne dure tant que le provisoire, rien, d'autre part, n'est aussi ennuyeux qu'un déménagement. Mlle X... resta plusieurs mois dans un appartement qu'elle abhorrait, quoiqu'elle en payât fort cher la location. En janvier, cependant, elle prit son courage à deux mains, des commissionnaires en firent autant pour ses bagages, et, après un congé régulier donné à la propriétaire, elle transporta ses pénates dans une autre rue et dans un logis plus confortable.

Or, voici où commence l'intérêt de l'anecdote : Mlle X..., quelque temps après, reçut, ornée du timbre noir qui sert de facture à acquitter à l'administration des postes, la lettre édifiante qui suit :

Lyon, 10 février 1869.

Mademoiselle,

Vous avez laissé l'appartement de ma tante dans un état pitoyable : 4 chaises cassées, un guéridon gâté, des petits rideaux coupés, la cheminée du salon démantibulée, le ressort de la serrure de la porte palière absent et tout le reste d'une saleté effrayante. Si vous aviez eu à faire à nous, vous ne vous en seriez pas tirée à si bon compte, mais nous vous attendons à vos débuts de l'année prochaine, qu'ils se fassent à Lyon ou ailleurs, soyez sûre que nous vous applaudirons de la belle manière.

Les nouveaux de la propriétaire de l'appartement 21.

Comme vous voyez, les nouveaux de la propriétaire sont résolus à tout : ils poursuivront Mlle X... partout, et ni les séductions de son talent, ni la douceur de sa voix, ni le charme de sa personne ne trouveront grâce devant la rancune que peuvent faire naître quatre chaises cassées, et un ressort de serrure absent.

Mais les griefs articulés par ces nouveaux de propriétaire étaient-ils seulement fondés ? — Hélas ! il n'y avait même pas cette excuse. Il suffit pour s'en convaincre de jeter les yeux sur l'éloquente énumération présentée sous forme d'inventaire par la propriétaire elle-même le jour de l'installation. On lit, en effet, dans ce document officiel des articles tels que ceux-ci :

4 chaises dont 2 de cassées dans le salon.

4 chaises dont 2 de cassées, avec un petit accrot dans la salle à manger.

2 chaises cassées et 2 chaises cassées, cela fait, si je ne me trompe, 4 chaises cassées. Lorsque, par hasard, dans cet appartement, on se trouvait solidement établi sur un siège, on se surprenait presque à dire, comme Jean dans les *Noces de Jeannette* : « Il paraît que c'est la bonne. » Je ne parle que pour mémoire, toujours d'après le même inventaire, du canapé à « tâche jaunée » ; des deux tapis, dont l'un *rouse*, « raccommodés » ; de la descente de canapé à « tâche jaune » ; du voltaire « déchiré, terni à la tête et au bras » ; du candélabre auquel « il manque un petit rond cuivre » ; du bougeoir « dévissé » ; des pinettes « démanchées » ; du paillason « brûlé » ; du canapé « déchiré dans trois endroits » ; de la serrure de tiroir « qui ne va pas » ; des deux tables de nuit « à marbre décollé » avec leurs vases de nuit respectifs « ébréchés, » etc., etc., etc...

Quant au ressort de serrure absent, il paraît qu'il était absent pour cause de santé, car dès le jour de son installation, Mlle X..., s'apercevant que sa porte ne fermait pas et que son vestibule servait de succursale au palier, dut faire poser au-dessus de l'ancienne serrure une serrure Fichet.

Et le linge ! parlons un peu du linge : quand on voulait s'essuyer les lèvres avec une serviette de table, l'étoffe cédait, et on s'essuyait avec les doigts, de même qu'en se lavant la figure on se fourrait l'index dans l'œil à travers l'essuie-main. Les rideaux n'avaient plus de rideaux que le nom, et ces guenilles échevelées pouvaient mûrir la vie privée à peu près comme une feuille de persil draperait l'Apollon du Belvédère.

Ah ! par exemple, au point de vue du service de table, c'était mieux, beaucoup mieux ; Mlle X... et sa mère avaient été traitées comme des disciples de Brillat-Savarin : trois cuillères de fer, autant de fourchettes, dont une à deux becs, un de moins que le *Canard* de MM. Jules Moineaux et Emile Jonas, et cinq assiettes. Quand on avait des invités on se servait des coutelettes sur un morceau de papier, et, d'ailleurs, au moment de se mettre à table, chacun des convives exotiques sortait gravement de sa poche un couvert et un couteau.

Et pourtant, Mlle X..., à qui on garde rancune, surtout pour avoir quitté l'appartement, est menacée, pour ses prochains débuts, de voir son admission compromise par les sifflets des nouveaux de la propriétaire de l'appartement 21. Et convenez que les sifflets de gens qui mettent l'orthographe d'aussi pittoresque façon, cela rappelle beaucoup la dernière avanie subie par le lion de la fable :

MORALE. — Écoutez et jugez par vous-même les artistes et défiez-vous de la bonne foi des siffleurs, qui souvent ne satisfont qu'une vengeance personnelle.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

Paris, le 28 mai. — On annonce comme devant arriver dans la capitale, l'hiver prochain, une superbe ménagerie composée d'une trentaine d'animaux farouches et presque indomptables à première vue.

Il y aura, dit-on, des ours mal léchés, des serpents à sonnettes, des boas constrictors, des vautours, et un grand nombre de variétés de l'espèce féline.

On parle du jaguar Lecnab et du crocodile Attebmag comme étant d'une férocité et d'une gloutonnerie extraordinaires. Tous deux se nourriront d'armées permanentes et exigeant qu'on leur serve à chacun de leurs repas, en guise de dessert, une trentaine d'abus sociaux trempés dans du sang de haut fonctionnaire.

Rehour, leur dompteur, qui a déjà vu cependant bien des mâchoires menaçantes, aura, prétend-on, toutes les peines du monde à les faire sauter dans des cercles de papier, et on assure même qu'il a renoncé à leur plonger sa tête dans la gueule.

Cette ménagerie possède un vieux lion, si vieux, si vieux, que sa crinière est entièrement tombée et qu'on a été obligé de lui en faire adapter une postiche.

Cet ex-roi des animaux qui répond au nom de Lispsar, ne travaille plus en public. Il pose pour la vétusté dans un coin de sa cage et passe son temps, accroupi, à humer des cigarettes de camphre.

On dit également beaucoup de choses malveillantes du petit ouistiti Trofehcor très amusant, quoique d'un caractère grincheux et qui pousse l'espièglerie jusqu'à envoyer sur le nez de ses voisins de cage des mouches au derrière desquelles il a planté une petite flèche de papier.

La Guillotière, le 29 mai. — Le comité raspailiste de Lyon mû par un sentiment bien fondé d'intérêt pour la santé du bon vieillard, qu'il vient de choisir pour son représentant, s'occupe des petits préparatifs d'installation de ce cher député.

Rien n'y manque. Jugez-en plutôt : fauteuil capitonné pouvant, au besoin, se transformer en chaise longue et en lit de repos.

Tout un système de chauffettes, de bouillottes et de bassinoires.

Des crachoirs, beaucoup et de vastes crachoirs.

Des tricots de flanelle, plusieurs bonnets de coton des pantoufles fourrées, une robe de chambre garnie d'hermine et de molleton, 17 cache-nez.

Une quantité innombrable et variée de pâtes péctorales.

C'est une véritable boîte de secours.

On a oublié l'eau sédative. Il faut se hâter de réparer cet oubli, car l'eau sédative est un calmant, et ce bon papa Raspail pourrait bien s'emporter ; on est si pétulant à son âge !

Notre imprimeur nous prie d'insérer la lettre suivante :

Monsieur le Directeur-Gérant du RASOIR,

Monsieur,

Emu par une attaque incroyable de l'Avant-Garde contre moi, attaque dans laquelle on prétend que je suis rédacteur ou gérant du RASOIR, je viens vous prier d'insérer ma protestation et déclarer que je suis complètement étranger à la propriété, à la gérance et à la rédaction de votre feuille que j'imprime, mais dans laquelle je n'ai aucune influence ni aucun intérêt.

Veillez me croire, Monsieur, votre serviteur empressé,

Aimé VINGTRINIER.

Le Gérant-responsable, A. CHÉRANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière, 14.